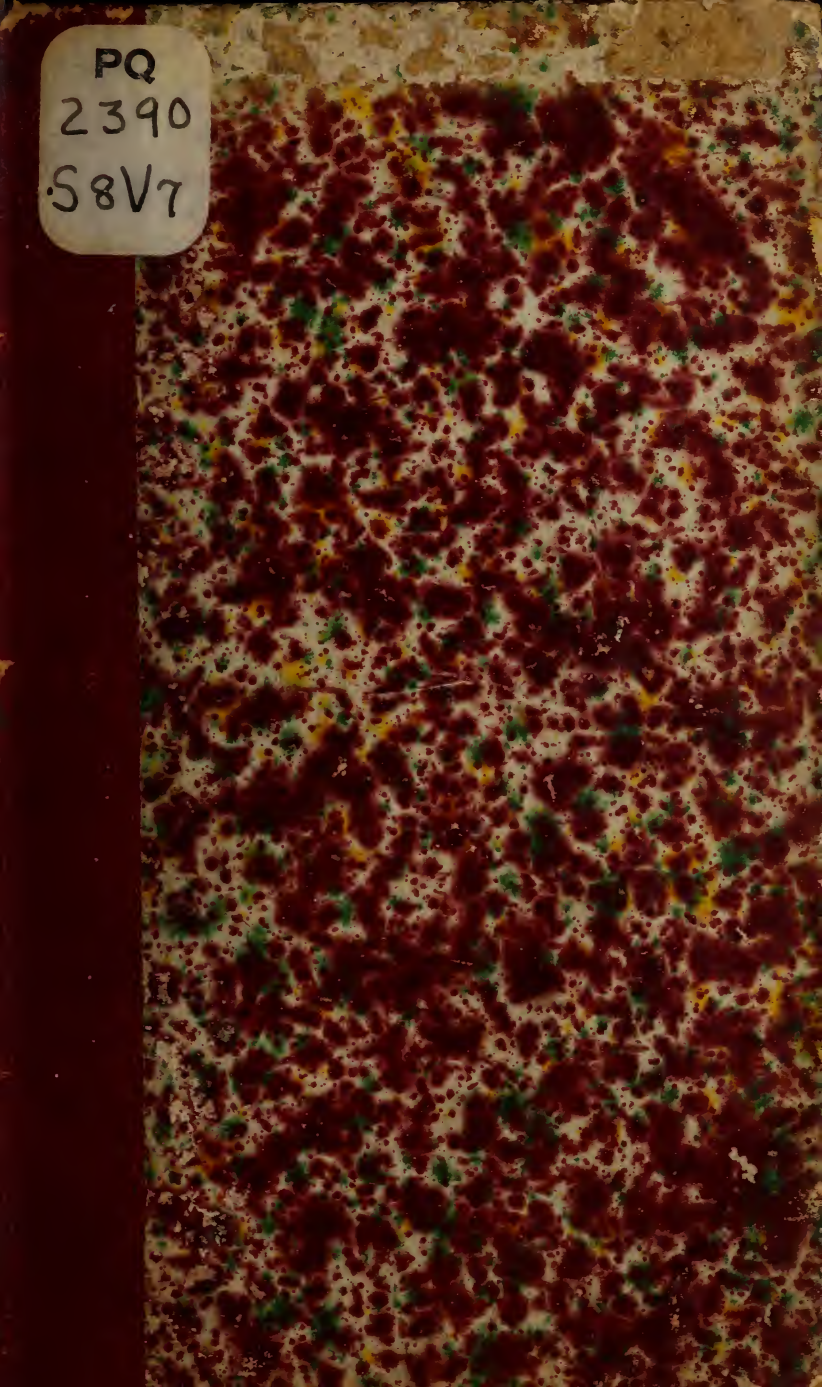
PQ
2390
.S8V7



Class _____

Book _____

LE VOYAGE
DU POËTE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

LE VOYAGE
DU
POETE,

POEME

PAR J. B... DE SAINT-VICTOR.

Vela dabant Læti.

ÆNEID., LIB. I.

340.

A PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLLIN, LIBRAIRE,
RUE GÎT-LE-COEUR, N° 4.

M. DCCCVI.

PQ2390
.S8V7

387270
'29

A MÉHUL.

Je vous dédie ce petit ouvrage, mon cher Méhul : un tel hommage seroit peu digne de vous, s'il ne m'étoit inspiré que par mon admiration pour votre grand talent ; mais c'est celui de l'amitié la plus tendre et la plus inaltérable, et sous ce rapport du moins, je me plais à penser que vous y attacherez quelque prix.

Votre ami,

J. B... DE SAINT-VICTOR.

PRÉFACE.

Des circonstances particulieres et qui ne peuvent intéresser le public m'ont déterminé à composer ce petit poëme. Quoique le sujet m'en ait toujours semblé agréable et susceptible de tous les ornements de la poésie, il est probable cependant que, sans ces circonstances, je n'eusse jamais osé le traiter. En effet, je pensois que c'étoit bien assez pour moi de me livrer à la critique avec les imperfections que ma foiblesse doit nécessairement laisser dans mes ouvrages, sans m'exposer encore aux préventions que l'on cherche depuis quelque temps à élever contre la *poésie descriptive*, accueillie d'abord avec un enthousiasme qui n'étoit peut-être pas fort raisonnable, dénigrée maintenant avec encore moins de raison.

Mais enfin puisque j'ai été entraîné, presque malgré moi, dans un genre de composition qui me livre à ces deux especes de périls, qu'il me soit permis, en abandonnant mon poëme

au jugement du public, à qui je demande cependant quelque indulgence, qu'il me soit permis, dis-je, de prévenir l'autre attaque, et de dire quelques mots en faveur du genre que j'ai adopté.

M. de Châteaubriand a très bien prouvé dans son excellent ouvrage, que le christianisme, en faisant connoître les fins de la nature dans son double rapport avec l'être infini qui l'a créée et l'homme pour qui elle a été faite, lui a donné des charmes et une grandeur jusqu'alors inconnus. L'idée d'une puissance sans bornes et d'une bonté merveilleuse s'attacha dès lors aux plus petits objets de la création comme aux plus grands, et une harmonie admirable et nouvelle lia entre elles toutes les parties de l'univers. Aussi-tôt disparurent toutes ces vaines et puériles divinités qui s'en partageoient l'empire, et le spectacle de la Nature, rappelant sans cesse une grande idée morale, suffit seul désormais pour intéresser le cœur de l'homme; le désert s'anima, et les descriptions de cette nature jusqu'alors muette, mais qui maintenant élevoit mille voix pour louer son

créateur, n'eurent plus besoin, pour émouvoir, d'être toujours mêlées à celles des passions humaines : « Les Anachoretes, dit le même auteur, écrivirent de la douceur du rocher et « des délices de la vie contemplative. Ce fut le « premier pas de la *poésie descriptive* ». Ce premier pas fait, on sent qu'il fut impossible de rétrograder ; les froides divinités du paganisme furent à jamais bannies de la poésie, ou du moins ne purent être employées qu'avec beaucoup de réserve, et seulement comme personnages allégoriques ; et les descriptions de la nature s'embellirent de la présence d'une divinité aussi supérieure à celles des anciens, que la religion chrétienne étoit au-dessus du culte mythologique.

Ces réflexions, dont je crois impossible de contester la vérité, peuvent, ce me semble, combattre avec quelque avantage ceux qui attaquent le genre descriptif, par la seule raison que les anciens ne l'ont point traité. On est peu fondé à les citer, lorsqu'il s'agit d'une chose qu'ils ne considéroient point, qu'ils ne connoissoient même pas sous les rapports dé-

couverts par les modernes ; s'il ne leur vint jamais dans l'esprit de faire de ces peintures d'objets naturels le sujet principal d'un poëme, c'est qu'elles ne leur offroient point un intérêt assez puissant, et que toutes ces divinités subalternes qui remplissoient l'univers, le défiguroient, en quelque sorte, à leurs yeux; mais l'on ne doit pas conclure de ce qu'ils n'ont pas eu l'idée d'un genre de poëme qui, de leur temps, ne pouvoit produire aucun effet satisfaisant, qu'il ne soit pas permis d'essayer de le rendre intéressant avec les nouveaux moyens que l'on a acquis, et d'ouvrir ainsi à la poésie des routes nouvelles et des champs non encore moissonnés. Enfin ce seroit peut-être un argument sans réplique d'ajouter qu'on l'a déja tenté avec un grand succès; et qu'en Angleterre les Pope, les Thompson, etc.; en France Racine le fils, MM. Delille, Esmenard, Michaud, et plusieurs autres ont prouvé, non par des préceptes, mais par de beaux poëmes, que le *genre descriptif* pouvoit intéresser.

Sans doute il est facile d'en abuser : il indique moins naturellement ses limites qu'aucun

autre genre de poésie; et cependant, comme il est incontestable que toutes les productions humaines ont besoin, pour plaire, d'une certaine proportion qui soit dans un rapport exact avec nos facultés, il n'est pas douteux qu'un poëme descriptif qui manqueroit à cette condition, déplairoit plus, quelque fût d'ailleurs son mérite, qu'un poëme épique ou dramatique, à qui il resteroit encore des ressources dans la peinture des passions et des caracteres. La poësie descriptive n'inspire guere qu'un sentiment, celui de l'admiration, qu'elle peut, à la vérité, modifier de mille manieres, mais qui finit néanmoins par fatiguer, s'il est trop prolongé. Une des premieres regles de ce poëme sera donc de n'avoir qu'une *juste longueur*, et peût-être est-ce pour avoir négligé cette condition si nécessaire, que des poëmes descriptifs, remplis de vers bien faits et de très beaux tableaux, n'ont pas eu tout le succès que l'on étoit en droit d'en attendre.

Si, après avoir obéi à cette loi rigoureuse de *savoir se borner*, le poëte descriptif a l'art de lier ses images et ses récits à des préceptes ou

à une action quelconque, il me semble qu'il aura rempli tout ce qu'exige *la composition* dans ce genre de poésie, et que son succès ne peut alors dépendre que du plus ou du moins de talent qu'il mettra dans l'*exécution*. Ai-je rempli ces diverses conditions que je crois essentielles à *la composition?* Je n'ose encore m'en flatter; cependant, d'après le succès de plusieurs poëmes descriptifs, j'ai la certitude que, si le mien peut déplaire, ce ne sera pas du moins par sa longueur; mes descriptions sont liées à une action puisqu'elles sont le résultat d'un voyage; pour donner en même temps à mon poëme le caractere didactique, j'ai voulu que ce voyage fût *nécessaire*, et qui doute que celui d'un poëte ne le soit beaucoup plus qu'aucun autre, j'entends d'un poëte qui s'occupe de l'Épopée? Sans doute un poëte dramatique, renfermé, par la rapidité de l'action scénique, dans la peinture des caracteres et dans l'imitation des mœurs, aidé d'ailleurs de la pompe du spectacle et du prestige de la déclamation, n'a besoin, pour émouvoir, que d'être vrai et pathétique dans l'expression

des passions, et habile dans la contexture de la fable, ce qu'il peut faire sans sortir de son cabinet; il n'en est pas ainsi du poëte épique qui raconte, qui présente seulement à l'imagination ce que le poëte dramatique met sous les yeux; il faut qu'il joïgne aux discours pathétiques qui suffisent au succès de l'autre, des peintures animées, et toutes les ressources de l'imitation métrique. Il faut donc qu'il voyage, qu'il voie les lieux mêmes, ou du moins des lieux analogues à ceux qu'il veut peindre. Tous les grands poëtes épiques ont voyagé ou vivoient au milieu des objets qu'ils avoient à décrire

On peut donc, en chantant le *Voyage du Poëte*, expliquer pourquoi ce voyage est nécessaire; tracer au voyageur la route qu'il doit suivre, lui indiquer les objets qu'il doit fuir, ceux sur lesquels il doit s'arrêter, l'usage qu'il convient d'en faire, et mêler ainsi les préceptes et l'action aux descriptions les plus variées et les plus magnifiques de la nature.

Voilà ce que je puis dire pour justifier et mon sujet et le genre que j'ai adopté. Sur le

reste, il me convient de me taire et d'attendre ce que le public aura décidé. Je n'ajouterai qu'un mot; c'est que, si je suis assez heureux pour pouvoir être lu jusqu'à la fin, on pourra reconnoître que, malgré l'apologie que je viens de faire du poëme descriptif, personne n'en craint l'abus plus que moi, et n'est plus convaincu que le premier des poëmes est celui qui peint les caracteres, et fait agir les passions.

Nota. Au moment qu'on alloit imprimer cette feuille, je reçois une lettre anonyme écrite avec autant d'esprit et de goût que de politesse et de bienveillance pour moi. La personne qui me l'a adressée et qui m'auroit fort obligé de se faire connoître, paroît craindre que le titre de mon poëme, le Voyage *du Poëte*, ne prête au ridicule, à cause de la misérable association d'idées que des esprits superficiels et faux ont attachée à ce beau mot qui devroit n'en inspirer que de nobles, de sublimes. Elle appréhende, d'après cela, qu'un Voyage *de Poëte* n'offre à un grand nombre de lecteurs imbus de ces préjugés, rien de noble ni

de vraiment poétique, et me propose cet autre titre, *le Poëte voyageur* : « Il préviendroit, dit-« elle, toute fâcheuse interprétation. Le *Poëte* « étant le caractere principal, et *le Voyageur* l'ac-« cessoire, il y auroit, ce me semble, ordonnance « dans les idées, et noblesse dans l'expression. »

Il y a beaucoup de sens et de finesse dans cette observation ; cependant le jugement excellent que montre dans la suite de ses réflexions l'auteur de cette lettre, lui fait penser, en la terminant, que sa remarque étant faite dans *l'ignorance* de l'ouvrage, elle pourroit bien porter à faux. En effet, s'il veut avoir la complaisance de lire mon Poëme, il se convaincra, je l'espere, que le titre de *Poëte voyageur* (auquel j'avois d'abord pensé) ne pouvoit convenir à un ouvrage dans lequel on ne fait pas seulement voyager un Poëte, mais on indique encore *le voyage que doit faire un Poëte*. Cette espece de forme didactique exigeoit, à mon sens, le titre que j'ai adopté. Je n'ignore point d'ailleurs que le plus beau et le plus difficile des arts jouit maintenant de peu d'estime, et qu'en le cultivant, il faut l'aimer pour sa propre beauté, sans penser à en retirer ni gloire ni avantages ; cependant je ne le crois pas encore tombé dans un tel mépris, qu'on ne sache dis-

tinguer un *Poëte* d'un *faiseur* de rimes, et qu'en voyant ce mot à la tête d'un ouvrage sérieux, on ne le prenne dans sa véritable acception.

LE VOYAGE DU POËTE.

Le Poëte divin qui, sur sa lyre d'or,
D'Achille aux pieds légers, et du vaillant Hector,
Dit aux siecles la gloire et la noble querelle;
Méditant de ses chants la pensée immortelle,
Consulta d'Ilion la plaine et les débris;
Mais bientôt, pour orner de si nobles récits,
Dans la nature entiere il chercha des images;
Il osa, du Mélès quittant les doux rivages,
Emporté sur les eaux vers des climats lointains,
Aux Déités des mers confier ses destins.
Appelés par Thétis de leurs grottes humides,
Les farouches Tritons, les blanches Néréides

Entouroient le vaisseau du Chantre aimé des dieux.
Des flots qui se courboient sous ce poids précieux,
Un vent léger, ridant la surface azurée,
Le portoit sans péril sur cette mer sacrée;
Et dans l'heureux accord des ondes et des airs,
Le Poëte à ses yeux, sous mille aspects divers,
Voyoit se déployer les ports, les monts, les îles;
L'humble et stérile Ithaque, et la Crete aux cent villes
Et la noble Mycène, et la superbe Argos,
Et l'Aulide où la Grece assembla ses héros.
Autour de ces rochers, dont la douce verdure
Semble au loin de Délos composer la ceinture,
Il va, revient, s'éloigne, et vole aux bords fameux
Où, sous un ciel brûlant, le Nil majestueux
Sortant, le front voilé, de ses grottes profondes,
Verse aux champs désolés ses paternelles ondes.
Ce fleuve bienfaisant répandant ses trésors;
Les palais fastueux entassés sur ces bords;
L'opulente Memphis, et ses temples antiques,
Ses dieux mystérieux, ses fêtes symboliques;

Thebes qui, de ses murs vainqueurs des nations,
Par cent portes d'airain vomit cent bataillons;
Ce peuple industrieux, et cette terre heureuse
Sévere dans ses lois, dans ses travaux pompeuse,
Tout attiroit, charmoit ses avides regards,
Les mœurs, les monuments, la nature, et les arts.
C'est alors que sa Muse enfanta des miracles:
De la terre et des cieux les plus brillants spectacles,
Les combats, les amours, les jeux, et les travaux,
Tout l'univers enfin anima ses tableaux,
Tantôt riants et doux, tantôt fiers et terribles.

Sens-tu d'un feu divin les flammes invisibles,
Jeune homme? et ce grand nom, à nul autre pareil,
Vient-il, au sein des nuits, agiter ton sommeil?
Sais-tu tous les récits de ce sublime Homere,
Ulysse et ses travaux, Achille et sa colere?
Oseras-tu tenter, disciple audacieux,
De suivre, en l'adorant, cet aigle dans les cieux?
Fuis la ville, à tes goûts, à tes plaisirs trop chere:

Ta muse, trop long-temps dans ses murs prisonniere,
Des poëtes fameux dérobant les pinceaux,
Affoiblit leurs couleurs, et gâta leurs tableaux.
Imite encore Homere, amant de la nature;
Et quittant ces jardins dont la fausse parure
Doit à l'art ses bosquets, ses plaines, ses coteaux,
Va, traversant la terre, ou voguant sur les eaux,
Chercher sous d'autres cieux, sur de lointains rivages
Des sites plus hardis, de plus grands paysages.
O voyage enchanteur, pour la gloire entrepris!
Des muses, des beaux arts, depuis long-temps épris,
Jeune, ardent, curieux, enivré d'espérance,
Déja je crois t'entendre, en ton impatience,
T'écrier en partant: L'univers est à moi!
Que le Goût cependant le parcoure avec toi:
Dans le Nord, où l'hiver, tyran de la nature,
Plaça son trône affreux sur des monts sans verdure,
Qu'un caprice insensé n'entraîne point tes pas;
Laisse, sur leurs sommets hérissés de frimas,
Le Barde fabuleux, entouré de nuages,

Au fracas des torrents mêler ses chants sauvages.
Ce fut dans des climats plus doux et plus heureux,
Où de l'astre du jour le regard amoureux,
En fécondant la terre, ennoblit ses spectacles,
Que jadis l'Epopée enfanta ses miracles;
C'est là qu'il faut voler : sous des cieux enchantés,
Embaumés de parfums, inondés de clartés,
Du fertile Midi les superbes campagnes
Déja s'offrent à nous; gravissons les montagnes
Qui bornent ces beaux champs, qu'entourent ces beaux cieux :
Vois-tu de leurs hauteurs s'étaler à tes yeux
Les vallons, les coteaux, les plaines verdoyantes;
La mer, la vaste mer, ses rives blanchissantes,
Et le ciel qui s'abaisse et va joindre les flots?
La mer! quels grands effets et quels mouvants tableaux
Elle offre à tes regards! Tantôt calme, tranquille,
Sous un ciel azuré, sa surface immobile
S'enrichit des couleurs et des feux de l'Ether;
On n'entend aucun bruit dans les plaines de l'air.
Tantôt un vent léger d'une aile caressante

Effleurant, soulevant son onde frémissante,
Fait glisser sur le flot doucement agité
Le vaisseau qui décroît par la voile emporté.
Tout est pur, l'air, le ciel, les eaux... D'affreux orages
Vont bientôt les troubler. D'abord d'épais nuages,
D'un cours silencieux s'avançant dans les airs,
Comme un voile funebre enveloppent les mers;
Tout se tait... Au milieu de ce silence horrible
Le tonnerre élevant sa voix sombre et terrible,
Éclate, fend la nue; et les cieux entr'ouverts,
A la pâle clarté des livides éclairs,
Montrent de nouveaux cieux et des plaines ardentes.
A ses coups redoublés, les vagues écumantes
Répondent par de longs et sourds mugissements;
Les vents à ce fracas mêlent leurs sifflements;
Le feuillage frémit; l'arbre incline sa tête.
Dans sa sublime horreur admire la tempête :
L'eau, la foudre, les vents redoublent leurs clameurs.
Mais bientôt, épuisé par ses propres fureurs,
L'orage s'affoiblit, les Aquilons se taisent;

Les flots encore émus plus lentement s'appaisent;
Le tonnerre en grondant s'enfuit... Du haut des cieux
L'astre aimable des nuits, voyageur radieux,
Des nuages brisés chassant la foule errante,
Verse sur les rochers sa lumiere tremblante.
Poursuis ton beau voyage à ses douces clartés;
D'autres tableaux vont naître à tes yeux enchantés:
Déja l'oiseau des nuits suspend ses chants funebres;
L'aube pâle, incertaine, a percé les ténebres;
L'Aurore, par degrés, mêle à ce jour douteux
La pourpre de son voile et l'or de ses cheveux.
Cependant, à travers la vapeur matinale,
Tel que l'époux quittant sa couche nuptiale,
Le soleil a paru: sur son char immortel,
Géant superbe, il monte aux campagnes du ciel;
Embrase l'univers de ses clartés fécondes,
Semble, au plus haut des airs, sur l'abyme des ondes,
Immobile, arrêter son œil étincelant;
Enfin, de ces hauteurs descendu lentement,
Penchant vers l'Océan sa tête appesantie,

S'éteint au sein des flots, tel qu'un vaste incendie.
Ébloui des splendeurs du monarque des cieux,
Repose autour de toi ta pensée et tes yeux :
Ici s'étend des près la verdure riante ;
Là roule, en longs flots d'or, la moisson ondoyante ;
Ce beau lac réfléchit d'un ciel tranquille et pur
Les nuages légers et nageant dans l'azur ;
Sur ce coteau paré de gazons et d'ombrages,
L'humble hameau se montre à travers les feuillages ;
Du soir mystérieux les suaves vapeurs
Confondent par degrés les formes, les couleurs ;
Tout s'éteint, tout s'efface, et la cité lointaine
Aux rayons du couchant, dans l'air dessine à peine
Ses gothiques créneaux et ses superbes tours.
Un fleuve, s'égarant en de vagues détours,
A travers ce vallon, dans ces plaines heureuses
Promene mollement ses ondes paresseuses.
Sur ses bords émaillés bondissent les troupeaux ;
De l'innocent berger les rustiques pipeaux
Des vastes champs de l'air et de la mer immense

Troublent seuls, par leurs sons, le ravissant silence.
Ému de ces tableaux doux ou majestueux,
Reprends Homere alors : de ses tableaux pompeux
Ton esprit admirant la naïve peinture,
En le lisant croira voir encor la nature.

Combien plus grands encore et combien plus touchants
Ces sites tout peuplés d'antiques monuments !
La nature, toujours éclatante et nouvelle,
Mêle à leurs vieux débris sa parure immortelle.
De ce contraste heureux le voyageur surpris
S'arrête, et quelquefois debout sur ces débris,
Admire, en remontant l'obscur torrent des âges,
Les empires détruits, les guerres, les ravages,
La terre dévorant les vaincus, les vainqueurs,
Et le néant de l'homme et ses vaines grandeurs ;
Son ame par degrés de tristesse est ravie :
Cherchons ces beaux aspects aux champs de l'Ausonie.
O terre de Saturne ! ô doux pays ! beau ciel !
Lieux où chanta Virgile, où peignit Raphaël !

Terre dans tous les temps consacrée à la gloire,
Grande par les beaux arts, Reine par la victoire,
Sans respect, sans amour, qui peut toucher tes bords?
Que de belles cités! que de riches trésors!
Quels spectacles! quels lieux! Milan! Parme! Vicence!
La superbe Venise, et l'illustre Florence!
Ferrare! le berceau, l'asile des talents,
Les chefs-d'œuvre nouveaux, et les vieux monuments;
L'Italie et la Grece ensemble confondues;
Les palais, les tombeaux, un peuple de statues
Et la toile animée, et par-tout réunis
Les beaux temps des Césars, et ceux des Médicis!
Par-tout les descendants de la Reine du monde
Ressuscitent sa gloire, et la terre féconde
Rend l'Italie antique à leurs nobles efforts.
Rome! c'est toi sur-tout qu'appellent nos transports:
La voilà donc enfin cette ville sacrée,
De tombeaux, de déserts tristement entourée!
Quel trouble à son aspect saisit le voyageur!
La Reine des cités a perdu sa splendeur:

Le Silence est assis sous ses voûtes antiques ;
Cependant ses palais, ses temples, ses portiques,
Attestent ses grandeurs dans leurs restes confus.
Sur ces arcs mutilés, vingt fleuves suspendus
Versoient en frémissant le tribut de leur onde ;
Ce temple fut paré des dépouilles du monde;
Par ces portes sortoient les fieres légions ;
Voilà ce Capitole, effroi des nations !
De là, semblable aux dieux, Rome lançoit la foudre;
Là, les rois interdits et le front dans la poudre,
Aux portes du sénat oubliés, sans honneur,
Attendoient pour entrer les ordres d'un licteur.
A ses pieds j'apperçois cette place fameuse
Où s'agitoit, semblable à la mer orageuse,
Ce peuple ambitieux, insolent, importun,
Tyran du monde entier, esclave d'un tribun.
Ordonne; et des héros, parmi ces beaux décombres,
L'imagination va t'évoquer les ombres :
Les vois-tu s'élevant, sortant de toutes parts ?
Voilà ces vieux enfants de la fille de Mars,

Honneur de ses conseils, appui de ses murailles,
Qui labouroient leurs champs et gagnoient des batailles;
Moins grands, plus redoutés, paroissent après eux
Les fils dégénérés de ces peres fameux:
Entouré de soldats, Marius inflexible,
A ses portes s'assied, tel qu'un spectre terrible.
L'affreux Sylla le suit, les yeux étincelants:
Rome entiere est noyée au sang de ses enfants!
Illustres conjurés, les *Brute*, les *Cassie*
Frappent le grand César sans sauver la patrie;
Et ces Romains par eux méconnus trop long-temps,
A la place d'un maître ont reçu trois tyrans.
Ces monstres, les vois-tu, de sang insatiables,
Relever de Sylla les tables effroyables;
Transformer en bourreaux leurs farouches soldats,
Et, volant d'une orgie à des assassinats,
Faire un lâche trafic des plus grandes victimes?
Par des crimes unis, divisés par des crimes,
Ils ébranlent la terre, ils marchent, opposant
L'Italie à l'Egypte, et l'Aurore au Couchant.

Tourne ici tes regards : enfin l'heureux Octave,
Ceint d'un triple laurier, rentre dans Rome esclave ;
Traînant ces vils Romains attachés à son char,
Il rentre, roi du monde, héritier de César;
Et pliant à son gré son affreux caractere,
Devient prince clément de tyran sanguinaire.
Rome de ses débris sort plus belle à sa voix ;
Et dans l'heureux loisir de la paix et des lois,
Tandis qu'aux jeux du cirque, aux pompes du théâtre
S'empresse un peuple entier, de ces jeux idolâtre,
Sa main d'un grand pouvoir pose les fondements.
Ils sont debout encor, ces vastes monuments,
Où, par les mêmes jeux, de ces Romains volages,
Ses cruels successeurs mendioient les suffrages.
Parcourons leurs détours obscurs, silencieux :
Jadis, aux feux naissants d'un jour pur, radieux,
Des flots de spectateurs inondoient ces portiques:
Ne crois-tu pas les voir ces fêtes magnifiques,
Dignes d'un peuple roi, dignes des immortels?
L'encens de tous côtés fumoit sur les autels ;

Aux chants religieux de la pompe sacrée,
Se mêloient les transports de la foule enivrée,
Les cris des conducteurs, le bruit confus des chars;
Sur ces marbres brisés s'asseyoient les Césars;
L'or, la pourpre flottoient sur l'arène embrasée;
Des voûtes les parfums descendoient en rosée;
De ces gouffres sortoient, traînés par des soldats,
Ces tristes combattants dévoués au trépas;
C'est ici qu'ils tomboient : Là, des vierges timides
Se levoient en silence, et de meurtres avides,
Proscrivant le vaincu d'un geste menaçant,
De l'œil suivoient le fer dans son sein palpitant.
La victime expiroit; et ces peuple féroces,
De leur joie inhumaine et de leurs cris atroces,
Ébranloient cette enceinte et fatiguoient les cieux.
O Rome! dont j'abhorre et les mœurs et les jeux,
Même alors que j'admire et vante ton génie,
Que ton sort est changé! que le ciel t'a punie!
L'herbe croît dans ces murs où brilloient tes splendeu
Ta Campagne n'a plus ni troupeaux ni pasteurs;

Et Babylone et Tyr, du dieu vivant frappées,
Dans un deuil moins affreux furent enveloppées.
Cet aspect flétrit l'ame, il accable le cœur :
A travers ces déserts et leur muette horreur,
Nous volons dans ton sein, heureuse Campanie !
Par les Grecs, les Romains tour-à-tour embellie,
Et chérie à la fois de Bacchus et Cérès !
Salut, tranquilles mers, beaux cieux, temples, palais !
Là, parmi les débris de Rome et de la Grece,
La nature apparoît brillante de jeunesse ;
Là, de fleurs couronnée, et bravant les volcans,
Naples s'éleve encor, triomphante des temps.
Fiere de son climat, de son beau ciel éprise,
La vois-tu, sur ces bords tranquillement assise,
De ses bras entr'ouverts pressant les flots soumis,
Oublier le Vésuve et ses feux assoupis ?
Dans ce calme trompeur, la montagne effroyable
Soudain rend un bruit sourd, lugubre, épouvantable;
Typhon, l'affreux Typhon, de ses flancs caverneux
Sort, lançant les rochers, les cendres, et les feux ;

S'éleve jusqu'aux cieux en gerbes menaçantes,
Précipite en torrents ses laves dévorantes,
Engloutit les cités, fait reculer les mers,
Et, soulevant la terre, et les eaux, et les airs,
Portant par-tout la mort, l'horreur, et les ravages,
S'abyme dans les flots au milieu des orages.
Il expire: aussitôt les peuples ranimés
Vont reporter le soc sur leurs champs consumés;
Bientôt, sur les cités au tombeau descendues,
De nouvelles cités s'élevent suspendues;
Dans ces lieux, qu'ébranla tout l'enfer en courroux,
Les cieux semblent plus purs, les airs semblent plus doux
Et, sur les noirs torrents des laves refroidies,
Flore jette, en riant, l'émail de ses prairies.
Dans ce brillant parterre allons cueillir des fleurs;
Osons, du mont fatal gravissant les hauteurs,
Voir de son gouffre ardent la bouche encor fumante;
Ou, doucement portés sur l'onde transparente,
De Naples vers Misène avançons lentement:
Qui peut voir, sans transport, ce tableau ravissant?

Ces golfes entourés de rives parfumées;
Ces îles, sur la mer avec grace semées,
Que pare le printemps, que caressent les flots;
Le riant Pausilippe et ses charmants coteaux;
Pouzzole, Cumes, Baie à Vénus consacrée,
Lieux où Rome accourant, de plaisirs altérée,
Retrouvoit au milieu des trésors de Palès
Ses débauches, son luxe, et ses riches palais;
Les beaux lacs qui baignoient ces fertiles campagnes,
Taris par les volcans, comblés par les montagnes;
Cette côte enchantée et ces champs merveilleux,
Attaqués par les eaux, suspendus sur des feux,
Tourmentés, dévastés, ornés par la nature,
Et couverts de tombeaux, de fleurs, et de verdure?
O combien ces Romains si grands, si redoutés,
Se montrent grands encor, même en leurs voluptés!
Sur ces bords, dont jadis Rome fut idolâtre,
Se pressoient les palais en vaste amphithéâtre:
Pour faire place encore à des palais nouveaux,
La mer, contrainte alors à reculer ses eaux,

Sur leurs restes épars faisant rouler son onde,
Engloutit les travaux de ces maîtres du monde.
Parcours les monts, les caps, les plaines, les volcans;
Cherche au milieu des eaux tous ces grands monuments
Interroge les lieux; sur leurs bases antiques
Releve les palais, les thermes, les portiques:
Souvenirs, monuments, dans ces magiques lieux,
Tout charmera ton cœur, ton esprit, et tes yeux.
Là, tandis que César, armé de son tonnerre,
Vers l'Euphrate achevoit de subjuguer la terre,
Faisoit aimer ses lois à cent peuples vaincus,
Et, vengeant les Romains des affronts de Crassus,
Ramenoit sur son char leurs aigles prisonnieres;
Sous l'ombrage des bois, sur ces monts solitaires,
Du Mincius errant le Cygne harmonieux,
Épris de ces aspects, contemplant ces beaux cieux,
D'un studieux loisir éternisoit les veilles,
Et dans ses vers sacrés transportoit leurs merveilles:
Là Le Tasse, éloigné de ses persécuteurs,
Respirant un moment après ses longs malheurs,

Sur ces tableaux épars, si vrais, si magnifiques,
D'Armide composoit les palais fantastiques :
Là, de ces demi-dieux relisant les écrits,
Comme eux de ces aspects, de ces tableaux épris,
Des flammes qui brûloient leurs muses immortelles
Tu pourras recueillir de nobles étincelles.
Par la nature et l'art tour-à-tour entraîné,
Des sites aux débris mille fois ramené,
Tu veux quitter enfin cette terre fameuse...
Ah! retournons encor vers Rome malheureuse;
A ses restes sacrés, à ses nobles douleurs,
Redisons nos adieux, et reportons des pleurs:
Des pleurs!... Chantons plutôt sa splendeur immortelle;
Rome à mes yeux *renaît plus charmante et plus belle:*
Effroi des nations! reine de l'univers!
Ton ombre regne encore au milieu des déserts;
Un empire succede à ton empire immense,
Plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance;
A tes dieux destructeurs succede un Dieu de paix,
La Croix à tes faisceaux, un Temple à tes palais.

Fille antique de Mars ! de Jacob héritiere !
Tu vois encor les rois, le front dans la poussiere,
Sans craindre ton pouvoir, adorer ta grandeur ;
Et cet empire auguste et des siecles vainqueur,
D'un royaume éternel source pure et féconde,
Doit, pour renaître au ciel, finir avec le monde.

Il faut partir enfin : les cris des matelots,
Pour chercher d'autres bords, t'appelent sur les flots ;
A tes yeux l'Italie et ses rives lointaines
Ont disparu ; des vents implorant les haleines,
Vers l'antique Orient, premier berceau des arts,
Tu diriges déja ta voile et tes regards.
Ah ! reviens, imprudent ! dans ces tristes contrées,
Au Silence, à la Mort maintenant consacrées,
Sur vingt peuples détruits. sur leurs restes hideux,
L'ignorance entassant des débris plus affreux,
Des Ages destructeurs a doublé les outrages.
Dans ces champs désolés par leurs communs ravages,
Vainement l'étranger, plein d'un grand souvenir,

Cherche Sydon détruite et la place où fut Tyr ;
L'orgueilleuse Balbec là gît dans la poussiere ;
De Palmire, autrefois si brillante et si fiere,
Au milieu des déserts le cadavre est couché :
De temples, de palais, tout l'espace est jonché ;
Et les Pâtres errants dans ces lieux solitaires,
De leurs marbres pompeux ont bâti des chaumieres.
Tandis que le Romain ouvre un asyle aux arts,
Rassemble avec orgueil leurs monuments épars,
Et dispute au cercueil les restes de sa gloire ;
Par-tout où l'a conduit sa fatale victoire,
Le stupide Ottoman, appelant les fléaux,
Fait régner la terreur et la paix des tombeaux :
De ses nombreux enfants l'Égypte est dépeuplée ;
La Grece, hélas ! languit captive et désolée ;
La Grece ! ce séjour antique et merveilleux,
Qu'habitoient les beaux arts, les héros, et les dieux,
Des temples qu'ont jadis bâti ses mains divines
N'a pas même en son deuil conservé les ruines :
Ces restes précieux, des siecles respectés,

Par ses grossiers vainqueurs ont été dévastés,
Et, sous ces vils mortels, triste et désenchantée,
Elle a perdu sa gloire, et ses dieux l'ont quittée.
Du souvenir de Rome en tous lieux poursuivis,
Irons-nous visiter de moins nobles débris,
De la destruction chercher par-tout l'image?
Je veux d'aspects plus doux égayer ton voyage:
Voguons vers les climats que baigne de ses eaux
Cette mer inconnue aux antiques vaisseaux,
Où l'astre qui, toujours ardent, infatigable,
Répand, sans s'arrêter, sa flamme inépuisable,
Jadis précipitant ses coursiers fabuleux,
Dans les bras d'une nymphe alloit chercher des feux.
Sur ce bel océan, dont les immenses ondes
Du couchant à l'aurore unissent les deux mondes,
Autrefois Camoëns, hardi navigateur,
Voyageoit, en chantant cet homme plein de cœur
Qui, le premier au sud se frayant un passage,
Soumit les eaux du Gange aux Naïades du Tage:
Poëte courageux d'un mortel si vaillant,

Il vit du cap fatal le spectre menaçant,
Évoqua de l'Indus l'ombre majestueuse;
Et montra son héros, sur la vague orageuse,
Affrontant, sans pâlir, Argonaute nouveau,
Ces mers qui s'indignoient de porter son vaisseau.
Entraîné comme lui sur leur onde inconstante,
Saint-Pierre, non moins grand dans sa prose éloquente,
S'arrêta dans une île au bout de l'univers;
Peignit ses bois, ses eaux, ses tranquilles déserts,
De ses monts éclatants les gigantesques cimes,
Son ciel pur et brûlant, ses tempêtes sublimes;
Et dans ces grands tableaux, ainsi qu'aux anciens jours,
Plaçant de deux enfants les célestes amours,
Fit aux monts, aux forêts, à la rive attendrie,
Répéter les doux noms de Paul et Virginie.
Cours, ainsi que l'ont fait ces nobles voyageurs,
A ces climats pompeux emprunter des couleurs;
Va puiser après eux à ces sources fécondes;
Ou plutôt, sans braver l'inclémence des ondes,
Sans aller aux écueils, aux vents capricieux,

Exposer tes destins moins protégés des cieux,
Cherche vers le couchant de plus prochains rivages;
Sous le tropique ardent, sur des mers sans orages,
Livre aux vents alisés ton rapide vaisseau.
Sur les fertiles bords d'un monde encor nouveau,
Dès qu'ils auront poussé tes voiles frémissantes,
Descends, et, traversant ces villes florissantes,
Où, sur des monceaux d'or l'Européen assis
Vend ce sol étranger que ses arts ont conquis,
Avide observateur, va dans la solitude
De la Nature alors faire ta seule étude;
Visite la Floride et ses champs fortunés :
Dans ces riches déserts que ses mains ont ornés,
Vierge auguste et sévere, elle offre en ses ouvrages
De plus mâles beautés, des graces plus sauvages,
D'impénétrables bois, des monts prodigieux,
De plus vives couleurs, un jour plus radieux.
S'élançant des hauteurs d'un roc inaccessible,
Comme une vaste mer, la Cataracte horrible
Tombe, en poussant au loin d'effrayantes clameurs,

Et, frappant les rochers qu'ébranlent ses fureurs,
En tourbillons d'écume, en vapeurs ondoyantes,
S'éleve et rejaillit sur ses rives bruyantes.
Ailleurs, dans les forêts, sous l'azur d'un beau ciel,
Regne un profond silence, un calme universel;
Au milieu de ce calme, à l'oreille ravie,
Je ne sais quelle douce et lointaine harmonie
Semble encor murmurer dans l'épaisseur des bois;
On diroit des esprits les gémissantes voix:
L'étranger s'égarant sous ces bocages sombres,
Alors que le jour meurt et que naissent les ombres,
Admire ce silence et ces vagues concerts,
Et le parfum des fleurs et la fraîcheur des airs.
Des fleuves, des torrents, roi puissant et terrible,
Le grand Méchascébé, quelquefois plus paisible,
Promene en ces beaux lieux pompeusement ses eaux;
Ose alors parcourir, en glissant sur ses flots,
La campagne brillante où, dans ses chants sublimes,
De l'amour, du devoir, égarant deux victimes,
Châteaubriand peignit leurs ardeurs, leurs tourments,

Et *la fleur du désert* flétrie en son printemps :
Ces sites, dont, cent fois, te charma la peinture,
Les voilà : déroulant ses tapis de verdure,
Ici, sous un ciel pur, la Savane à tes yeux
S'étend vers l'horizon, et se perd dans les cieux ;
Sans chefs et sans pasteurs, exempts d'inquiétudes,
D'innombrables troupeaux, enfants des solitudes,
Errent sur les gazons ou nagent dans les eaux.
Là le fleuve, coulant à travers des coteaux,
Baigne des bords couverts d'éclatants paysages ;
Sur ses rives l'on voit des fleurs et des ombrages ;
On entend dans les bois de confuses clameurs ;
Mariant leurs parfums, leurs formes, leurs couleurs,
Suspendus sur les eaux, grouppés sur les montagnes,
Mille arbres différents, dans ces riches campagnes,
Charmeront tes regards ; sur leurs dômes épais,
Le beau Magnolia, noble roi des forêts,
Leve son front paré de roses virginales ;
Balancé mollement, aux brises matinales,
Le Palmiste, élançant sa fleche dans les airs,

Seul partage avec lui l'empire des déserts.
Le colibri doré sur les fleurs étincelle ;
La colombe gémit : tout s'unit, tout s'appelle,
Dans les bois, dans les prés, dans les airs, sur les eaux.
La liane flexible, entourant les rameaux,
Ici tombe en festons qu'un vent léger balance ;
Quelquefois s'égarant, d'arbre en arbre s'élance,
Court, s'abaisse, s'éleve, et mêle à leurs couleurs
Des chaînes de verdure et des voûtes de fleurs.
Le fleuve cependant poursuit sa course immense :
Tantôt roulant ses flots dans un profond silence,
Réfléchit, doucement agité par les vents,
Les arbres, les rochers, les nuages errants ;
Tantôt, entre deux monts, précipitant ses ondes,
Fait éclater sa voix sous leurs voûtes profondes ;
Sort, d'écume, de fange, et de débris couvert ;
De ses flots débordés inonde le désert ;
Arrose cent climats peuplés ou solitaires ;
Et portant dans ses eaux cent fleuves tributaires,
Vers l'Océan jaloux s'avance avec fierté ;

Ose du dieu surpris braver la majesté ;
Et du flux impuissant brisant les foibles chaînes,
Semble entrer, en vainqueur, dans ses vastes domaines.

Sur ces sauvages bords, dans ces incultes lieux,
Habite un peuple grand et sauvage comme eux :
Le noble Américain, digne des chants d'Homere,
Chasseur pendant la paix, héros pendant la guerre,
Sur les pas du chevreuil s'élance dans les bois,
Ou, contre l'ennemi préparant son carquois,
Joyeux, vole aux combats. S'il triomphe, implacable ;
Vaincu, plus grand encor, plus fier, plus indomtable,
A l'aspect du supplice il raille ses vainqueurs ;
Par un sourire affreux provoque leurs fureurs ;
Les voit d'un œil serein, d'une ame indifférente,
Déchirer les lambeaux de sa chair palpitante,
Et lui-même, implorant des supplices nouveaux,
Mêle son chant de mort aux cris de ses bourreaux.
Cependant, égaré dans la terre étrangere,
Ne crains point d'aborder sa hutte hospitaliere :

Ce peuple, dans la paix, est franc et généreux.
Viens observer ses mœurs, viens sourire à ses jeux:
Sur les bords des torrents, les filles des sauvages,
Belles comme les fleurs de leurs riants bocages,
Dans ses rapides flots plongent leurs vêtements;
Et les livrant ensuite aux haleines des vents,
L'essaim folâtre unit, sous un ombrage antique,
A sa danse naïve un chant mélancolique.
Voici d'autres tableaux peut-être encor plus doux:
Celle que féconda le baiser d'un époux,
Sourit à son enfant d'un sourire ineffable;
Près du nid des oiseaux, aux branches de l'érable,
Suspend de son berceau le mobile appareil,
Et demande aux zéphyrs de hâter son sommeil.
Plus loin, sous ce gazon qu'une eau limpide arrose,
D'une autre nouveau né la dépouille repose:
Sa mere inconsolable y revient chaque jour
Pleurer la tendre fleur ravie à son amour,
La fleur qui fit sa joie et fut son espérance;
S'assied près de la tombe, y dépose en silence

Le lis suave et pur, les perles du maïs,
Et du lait maternel arrose ses débris.
Elle s'éloigne : alors, au tombeau solitaire,
Vient l'épouse nouvelle, avide d'être mere,
Et qui croit recueillir, en respirant les fleurs,
La jeune ame mêlée à leurs douces odeurs.
O peuples fortunés ! illusions charmantes !...
Hélas ! de ce bonheur, de ces mœurs innocentes,
Souvent notre avarice a troublé les douceurs :
Long-temps de ces déserts paisibles possesseurs,
Ces peuples, que de nous la mer en vain sépare,
Depuis, ont vu souvent l'Européen barbare
Leur demander la terre où dormoient leurs aïeux :
Aussitôt, recueillant ces restes précieux,
Loin des champs paternels, plaintive et désolée,
Voyage tristement la peuplade exilée,
Les guerriers, les enfants, les femmes, les vieillards ;
Et saluant encor de ses derniers regards,
Son fleuve, son bocage, et ses cheres cabanes,
S'éloigne lentement à trayers les savanes.

Aborde avec respect ces pieux voyageurs;
Ecoute leurs récits, prends part à leurs douleurs,
Et si tu sens combien la patrie a de charmes,
A ces fils de l'exil tu donneras de larmes.

La patrie!... à ce mot ton cœur a palpité:
Par l'amour des beaux arts sur ces bords emporté,
Déja tu veux, lassé des étrangeres rives,
Vers la France tourner tes voiles fugitives:
Il est pourtant, il est d'autres lieux, d'autres mœurs,
Qu'ont admiré, vanté tous les navigateurs,
Et dont par eux, sans art, l'histoire racontée
Semble attendre un poëte et sa lyre enchantée.
Ah! dans le sud glacé, si ton navire heureux
Passoit de Magellan le détroit dangereux,
Soudain une autre mer s'offriroit à ta vue:
Sur cette vaste mer jusqu'au pole étendue,
Du globe à l'occident embrassant le contour,
Tu pourrois, ramené vers les portes du jour,
Rentrer avec l'Aurore au sein de l'Atlantique.

La rapide Frégate et l'oiseau du tropique,
Rasant la vague émue, ou planant dans les airs,
Animent seuls l'aspect des humides déserts.
Cependant, au milieu de cette onde orageuse,
Au-dessus de ses sœurs, s'éleve une isle heureuse,
La belle Otaïti, séjour aimé du ciel,
Où regne avec la paix un printemps éternel.
Là, l'antique Arcadie et ses douces bergeres,
Son repos, ses amours, ses danses bocageres,
Ses prés toujours fleuris, ses limpides ruisseaux,
Renaîtroient à tes yeux; là, courbant ses rameaux,
Chaque arbre a des trésors, et l'indolent sauvage,
Enivré de ses fruits, s'endort sous son ombrage.
Inconstant dans ses goûts, libre dans ses loisirs,
A son réveil il vole à de nouveaux plaisirs;
A l'habitant des eaux tend un piege perfide,
Dans l'air atteint l'oiseau de sa fleche rapide;
Quelquefois dans ses jeux, hardi navigateur,
Se plaît à folâtrer sur la mer en fureur,
Et submergé vingt fois, secouant l'onde amere,

Releve en souriant sa pirogue légere.
De cette île où le ciel prodigua ses bienfaits,
La Vénus est sans voile et l'Amour sans secrets,
Et sur des lits de fleurs, ses Graces demi-nues,
Offrant des voluptés, sont encore ingénues :
Où m'égaré-je?... épris de ce riant tableau
Ne va pas sur ces mers hasarder ton vaisseau :
Près de ces bords heureux sont d'odieuses plages,
Où les navigateurs poussés par les orages,
Soudain sont entourés des pièges de la mort.
L'ancien monde indigné, gémissant sur leur sort,
A ces funestes mers, à ces îles perfides,
Redemande, à grands cris, ces mortels intrépides
Qui, transportant nos arts sur des bords étrangers,
Pour verser des bienfaits, affrontoient les dangers.
Toi, qui lassas dix ans la fortune jalouse,
Brave Cook, tu n'es plus! toi sur-tout, la Pérouse,
Et vous, ses compagnons si long-temps attendus,
Infortunés Français, qu'êtes-vous devenus?
Vainement vos amis, sur ces côtes lointaines,

Ont suivi pas à pas vos traces incertaines :
Vos noms qu'ils répétoient, d'île en île arrêtés,
Etoient par les échos vainement répétés,
Ou, du vaste océan troublant l'affreux silence,
Se perdoient dans les airs avec leur espérance.
Français infortunés ! qu'êtes-vous devenus ?
Au sein de la tempête êtes-vous disparus ?
Rejetés par la mer sur de cruels rivages,
Avez-vous au milieu de ces peuples sauvages
Rencontré le trépas évité dans les flots ?
Hélas ! sur les débris de vos tristes vaisseaux,
Echappés aux fureurs de la vague irritée,
Peut-être dans une île inculte, inhabitée,
Vous vivez désormais sans espoir de retour !
Sur ces rochers déserts, déplorable séjour,
Qu'environne des eaux la solitude immense,
Assis sur le rivage et pensant à la France,
A ceux qui vous aimoient, à ce qui vous fut cher,
Malheureux ! vous pleurez en regardant la mer !
D'un exil éternel image épouvantable !

O plus heureux cent fois le mortel misérable
Qui, courbé vers la terre, au travail enchaîné,
Meurt, sans sortir du champ dans lequel il est né!

Reviens, crains d'irriter et les vents et Neptune;
Trop d'audace a souvent fatigué la fortune:
Elle a comblé d'ailleurs tes poétiques vœux;
C'est assez d'avoir vu dans ton voyage heureux,
Ou parcourant la terre, ou naviguant sur l'onde,
Le monde déja vieux et l'enfance du monde.
Reviens, et dis alors tout ce qu'ont vu tes yeux.
Cependant dans tes chants nouveaux, harmonieux,
Crains d'entasser sans choix ces merveilles confuses;
Ne vas pas, invoquant de trop faciles muses,
Prodiguant tes couleurs et perdant tes loisirs,
Faire un vague récit de tant de souvenirs.
Que toujours, au milieu de ces belles images,
L'homme et ses passions animent tes ouvrages.
Interroge Clio: dans ses vieux monuments,
Cherchant des temps passés les grands évènements,

Ou des héros fameux les nobles aventures,
Répands sur eux l'éclat de ces vives peintures.
C'est peu de charmer l'œil, il faut toucher le cœur;
En peignant la nature imite son auteur:
Quand sa main dans l'espace eut suspendu la terre,
Que sa voix eut sur elle appelé la lumiere,
Enchaîné l'océan, ombragé les côteaux,
Et des cieux ordonné les merveilleux tableaux,
Sa sagesse voulut, par un plus grand miracle,
Créer l'admirateur d'un aussi beau spectacle:
L'Homme fut le dernier de ses travaux divins;
Sans cet être nouveau, chef-d'œuvre de ses mains,
Fait pour connoître, aimer, qu'un feu céleste anime,
Ce Dieu, vers qui s'éleve un concert unanime,
Seul et silencieux dans le triste univers,
Eût été Roi sans peuple, et le Dieu des déserts.

FIN DU POEME.

NOTES.

Page 1, vers 8.

Il osa, du Mélès quittant les doux rivages.

Nous n'avons aucune tradition certaine sur la vie de cet homme, le plus grand peut-être qui ait jamais existé, et qui, comme Hérodote le rapporte de Cyrus, auroit pu, avec autant de droit que ce conquérant, *se croire au-dessus de l'humanité*. Il ne paroît pas que les anciens aient été beaucoup plus instruits que nous à cet égard, et tous les renseignements, vrais ou faux, qu'ils ont pu obtenir sur lui, nous sont probablement parvenus. Une vie de ce grand poëte trouvée à la fin des ouvrages d'Hérodote et attribuée à cet historien, semble avoir été la source où puiserent depuis tous ceux qui écrivirent son histoire. Aristote et Plutarque ont visiblement copié cette relation, dont la grande antiquité ne peut être contestée: Strabon lui-même n'a pas dédaigné de s'en servir; et bien que la saine critique ne permette guere de l'admettre dans toutes ses circonstances, il est presque impossible que

le fond n'en soit vrai, puisque, d'un commun accord, des hommes si habiles et si judicieux n'ont pas balancé à l'adopter. Cette vie d'Homere dit qu'ayant déja conçu l'idée de son poëme de l'Iliade, il profita avec empressement d'une occasion qui lui fut offerte de voyager dans la mer intérieure; qu'ayant quitté Smyrne, sa patrie, il visita la Grece et les îles, parcourut l'Egypte, l'Afrique, l'Espagne, et pénétra même jusqu'à la mer extérieure ou l'océan. Mais quand même nous n'aurions pas sur Homere ce peu de traditions qui nous reste, il suffiroit de lire ses deux poëmes *divins*, pour se convaincre qu'il a vu tout ce qu'il a décrit. Non seulement il est exact à marquer la situation des lieux, mais il en fait connoître la nature et les productions; il décrit les mœurs, les coutumes des peuples, leur religion, et jusqu'à la forme de leurs vêtements; et Strabon, frappé de cette admirable exactitude, n'a pas craint de le présenter comme le modele des géographes. Je n'ajouterai pas qu'il est aussi et le modele des philosophes, et le premier des historiens, et le plus sublime, le plus religieux des poëtes. Ce n'est pas dans une simple

note que j'oserois entreprendre l'éloge d'un homme que tous les siecles ont loué, qui sera loué jusqu'à la fin des siecles, et dont le génie m'accable chaque fois que j'essaie d'exprimer l'admiration qu'il m'inspire.

Page 4, vers 19.

Laisse, sur leurs sommets hérissés de frimas,
Le Barde fabuleux, entouré de nuages,
Au fracas des torrents mêler ses chants sauvages.

Les poésies d'Ossian exciterent d'abord un grand enthousiasme dans toute l'Europe: bien qu'il soit un peu diminué, l'on ignore encore assez généralement en France que ces poésies publiées par Macpherson, trouverent en Angleterre même beaucoup d'incrédules qui, dès que la traduction en parut, ne craignirent pas d'en attaquer l'existence. Macpherson, sommé par eux de produire les originaux, éluda avec beaucoup d'adresse de les satisfaire, en évitant néanmoins de se compromettre par un refus. Cependant ces originaux ne paroissant point ni pendant sa vie ni après sa mort, les incrédules se multiplierent, et

il s'en éleva parmi les Ecossais eux-mêmes, bien qu'ils fussent plus intéressés que d'autres à croire authentiques des monuments qui attestoient l'ancienne gloire de leur nation. La défense du docteur Blair, qui prétendit appuyer l'existence des poëmes d'Ossian sur des preuves morales, fut justement rejetée; les travaux de la société écossaise qui, pendant huit années de recherches, ne réussit qu'à rassembler quelques fragments, que Macpherson avoit effectivement employés en les dénaturant, furent jugés insuffisants; et M. Malcolm-Laing, Ecossais, homme fort savant et fort judicieux, écrivit une dissertation dans laquelle il entreprit de prouver que ces poésies tant vantées étoient supposées. Il publia les pieces originales, qui sont des romances, et prouva par l'analogie que ces romances avoient servi de texte à quelques unes des épopées de Macpherson, mais qu'il en avoit altéré le style, qui est inégal, languissant, diffus, quelquefois ampoulé, quelquefois aussi tendre et naturel, tel enfin qu'il répond parfaitement à l'idée que l'on se fait des

poésies d'un peuple barbare ; qu'il avoit changé totalement les mœurs, en donnant de la politesse, des sentiments délicats, de la générosité à des sauvages grossiers et féroces ; que non seulement il avoit écarté soigneusement de ses poëmes toutes les particularités qu'offroient ces romances sur les mœurs des anciens Celtes, mais encore que tout ce qu'il avoit mis à leur place étoit visiblement emprunté de la Bible, d'Homere, et des autres poëtes profanes ; qu'il n'existoit dans les originaux galliques ni les effusions sentimentales, ni ces descriptions pittoresques dont il a chargé ses récits, ni la moindre trace de ce système mythologique, enfanté par son imagination, et qu'on peut regarder comme la preuve la plus frappante de sa mauvaise foi. Enfin, dans un second ouvrage, l'infatigable critique, voulant dévoiler entièrement cette imposture littéraire, et ne laisser aucune réplique à ses partisans, a réuni, par un travail opiniâtre et une lecture presque incroyable, plus de mille imitations ou plagiats de Macpherson, dans divers poëtes tant au-

ciens que modernes, et prouvé ainsi jusqu'à l'évidence la supposition de toute la littérature Ossianique.

Ces beautés empruntées aux plus grands modeles peuvent expliquer la grande sensation que produisirent d'abord les prétendues poésies d'Ossian. On admira ce qui étoit vraiment admirable, sans se douter qu'on l'avoit déja mille fois admiré dans d'autres ouvrages. Les formes extraordinaires, les couleurs nouvelles dont l'auteur sut envelopper les pensées et les images qu'il déroboit, ne permirent pas au commun des lecteurs de soupçonner l'imitation; et cette découverte merveilleuse d'un poëte sauvage presque aussi sublime qu'Homere, frappa seule tous les esprits. La prévention exagéroit les beautés et diminuoit les défauts; cette maniere d'écrire vague et bizarre, qu'on eût blâmée dans un moderne, passa pour le caractere original d'Ossian, pour une preuve irrécusable de l'authenticité de ses poésies. Macpherson put impunément manquer d'invention et de conduite dans ses poëmes, être monotone dans ses descriptions, exagéré dans ses senti-

ments; tout cela fut non seulement excusé dans le Barde antique et vénérable, mais vanté, mais imité; et le style *ossianique* ne fut pas, dans le siecle dernier, une des moindres causes de la corruption du goût en poésie et en littérature.

Cependant en blâmant les défauts, et sur-tout la supercherie de Macpherson, on est forcé d'avouer qu'il n'a pas fallu un talent ordinaire pour tromper pendant si long-temps presque l'Europe entiere, et qu'au milieu des imaginations bizarres qui remplissent ses poésies, il regne je ne sais quelle grandeur sauvage, une teinte sombre et mélancolique qui ne laisse pas que d'avoir du charme. Ce vague dans les effets, cette mélancolie dans les pensées et les sentiments, doivent séduire les poëtes lyriques, et sur-tout les musiciens, qui peuvent y puiser des couleurs intéressantes et nouvelles *.

(*) Les *Archives littéraires*, journal très estimé, m'ont fourni une grande partie de cette note sur Ossian.

Page 7, vers 12.

Cependant, à travers la vapeur matinale,
Tel que l'époux quittant sa couche nuptiale,
Le soleil a paru.

Ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo;
Exultavit ut gigas ad currendam viam.

DAVID.

Page 9, vers 18.

O terre de Saturne! ô doux pays! beau ciel!

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum!

VIRG. Georg.

Page 10, vers 11.

Et par-tout réunis
Les beaux temps des Césars, et ceux des Médicis.

Il n'est rien de comparable, dans les temps modernes, à l'éclat que jeta l'Italie dans le quinzieme siecle; dévastée, subjuguée, dans les âges précédents, par les Hérules, les Goths, les Ostrogoths; devenue barbare comme ses vainqueurs, elle se ranima sous le regne des Médicis, qui, du rang de simples citoyens de Florence, parvenus à l'autorité

suprême dans leur patrie, méritèrent, par la protection active et généreuse qu'ils accordèrent aux sciences et aux arts, de donner leur nom à ce siecle fortuné. Leur exemple enflamma les autres souverains; les maisons d'Est, d'Urbin, de Gonzague, les plus petits princes, les diverses républiques, tous les gouvernements, accueillirent le talent, honorerent le génie, encouragerent, récompenserent les travaux. La peinture, l'architecture, la poésie, les sciences morales et exactes, la politique, la jurisprudence, la médecine, les mathématiques, en un mot toutes les connoissances humaines fleurirent à cette époque mémorable. L'Italie se remplit de palais qui subsistent encore; la peinture et la sculpture les ornerent de chefs-d'œuvre qui depuis n'ont point été égalés; par-tout s'organiserent des universités, des colleges, des imprimeries pour toutes sortes de langues et de sciences, des bibliotheques, sans cesse enrichies des ouvrages nouveaux qu'on y publioit et des manuscrits anciens que l'on rassembloit de tous les coins de l'Europe. « Un observateur transporté dans ce beau siecle, « dit l'abbé Barthelemy, qui verroit tout-à-coup la

« nature laisser échapper tant de secrets, la philo-
« sophie tant de vérités, l'industrie tant de nou-
« velles pratiques, dans le temps même qu'on
« ajoutoit à l'ancien monde un monde nouveau,
« croiroit assister à la naissance d'un nouveau
genre humain». Il sembloit que la nature, secondant par ses efforts une si noble ardeur, se plut à faire naître, avec des princes protecteurs des lettres, une foule extraordinaire de grands hommes capables d'illustrer à jamais cette éclatante protection. Les grands poëtes, les grands artistes, les savants les plus recommandables naquirent presque tous dans ces temps glorieux, et l'on vit à la fois sortir de ses ruines l'Italie antique, et naître une Italie moderne presque digne de soutenir le parallele.

Page 10, vers 17.

La voilà donc enfin, cette ville sacrée,
De tombeaux, de déserts tristement entourée!

M. de Chateaubriand fait une peinture frappante de cet état horrible de la Campagne de Rome, dans sa lettre à M. Fontanes:

« Vous avez lu, mon cher ami, tout ce qu'on a « écrit sur ce sujet : mais je ne sais pas si les voya- « geurs vous ont donné une idée bien juste du ta- « bleau que présente la Campagne de Rome. Figu- « rez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et « de Babylone, dont parle l'Écriture ; un silence et « une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte « des hommes qui se pressoient jadis sur ce sol. On « croit y entendre cette malédiction du prophete : « *Venient tibi duo hæc subitò in die una, sterili-* « *tas et viduitas* *. Vous appercevez çà et là quel- « ques bouts de voies romaines, dans des lieux où « il ne passe plus personne ; quelques traces dessé- « chées des torrents de l'hiver, qui, vues de loin, « ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et « fréquentés, et qui ne sont que le lit d'une onde « orageuse, qui s'est écoulée comme le peuple ro- « main. A peine découvrez-vous quelques arbres, « mais vous voyez par-tout des ruines d'aqueducs et « de tombeaux, qui semblent être les forêts et les

(*) « Deux choses te viendront à la fois dans un » seul jour, stérilité et veuvage ». Isaïe

« plantes indigenes d'une terre composée de la
« poussiere des morts et des débris des empires.
« Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir
« de riches moissons ; je m'en approchois, et ce n'é-
« toit que des herbes flétries qui avoient trompé
« mon œil : sous ces moissons stériles on distingue
« quelquefois les traces d'une ancienne culture.
« Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de
« mugissements de troupeaux, point de villages.
« Un petit nombre de fermes délabrées se montrent
« sur la nudité des champs ; les fenêtres et les portes
« en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit,
« ni habitants ; une espece de sauvage, presque
« nud, pâle, et miné par la fievre, garde seulement
« ces tristes chaumieres, comme ces spectres qui,
« dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée
« des châteaux abandonnés.... C'est du milieu de
« ce terrain inculte que s'éleve la grande ombre de
« la ville éternelle, etc. »

Page 11, vers 20.

Voilà ces vieux enfants de la fille de Mars!

Cette esquisse rapide que j'ai essayé de tracer

de l'ancienne Rome m'a été inspirée par le magnifique tableau du sixieme livre de l'Enéide. Je ne la crois point déplacée; et tous ceux qui ont vu la Rome moderne, ont dû éprouver, au milieu de ses belles ruines, des impressions à-peu-près semblables à celles que j'ai décrites. M. Delille, dans une peinture de cette ville célebre a indiqué, en deux vers, ces effets des monuments sur l'imagination.

Par-tout confusément dans la poussiere épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars;
Tandis que de Virgile, et d'Ovide, et d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.

Jardins.

Page 12, vers 8.

Rome entiere est noyée au sang de ses enfants.

Je n'ai pas besoin de dire que ce vers est de Corneille. J'ai cru pouvoir me permettre une licence dont userent souvent les plus grands poëtes. Virgile empruntoit des vers à Ennius; Voltaire a pris un hémistiche à Corneille lui-

même *, dans une circonstance où, ayant à peindre le même objet, il lui étoit impossible de trouver des tours différents qui eussent la même vivacité; il a également imité plusieurs passages de Racine, et souvent en employant les mêmes expressions. Il m'eût été facile sans doute de faire ici un vers médiocre, qui auroit offert la même pensée; mais quand même il eût été excellent, il n'auroit jamais produit, ce me semble, l'effet de ce vers *consacré*, lequel, non seulement peint admirablement ce que j'ai voulu peindre, mais rappelle encore tout le magnifique tableau des proscriptions tracé par ce grand maître, et le remet, en quelque sorte, sous les yeux du lecteur. J'ai trouvé une seconde fois l'occasion de placer dans ce poëme un autre vers emprunté, moins heureusement peut-être, à Racine, mais qui cependant fait, dans cet endroit-là, un effet beaucoup plus heureux que tout ce que j'aurois pu y mettre. S'emparer de

---

(*) Ce monstre à voix humaine, *aigle, femme, et lion*.
Oedipe, acte I. scene I.

la sorte des trésors de ces hommes excellents, ce n'est pas les dérober, mais leur rendre un hommage presque religieux. C'est reconnoître leur force, en avouant sa propre foiblesse.

Page 13, vers 1.

Enfin l'heureux Octave,
Ceint d'un triple laurier, rentre dans Rome esclave.

Virgile a peint ce triple triomphe d'Octave après la bataille d'Actium.

At Cæsar, triplici invectus Romana triumpho
Mœnia, Dîs italis votum immortale sacrabat,
Aeneid., lib. VIII.

Curules triumphos tres egit (dit Suétone), *Dalmaticum, Actiacum, Alexandrinum, continuò triduò omnes.*

Ibid., vers 9.

Tandis qu'aux jeux du cirque, aux pompes du théâtre,
S'empresse un peuple entier, de ces jeux idolâtre.

Le peuple romain porta à l'excès le goût de tous les genres de spectacles. C'est ce goût effréné que Juvénal lui reproche, lorsqu'il dit, dans sa troisième satyre :

Si potes avelli Circensibus, optima Soræ
Aut Fabrateriæ domus aut Frusinone paratur,
Quanti nunc tenebras unum conducis in annum(*).

Des l'origine de Rome, et sous les premiers rois, les Romains connoissoient deja les courses de chars, et les combats de gladiateurs, spectacles qui convenoient à un peuple conquérant et barbare. Le grand cirque bâti dès ces temps-là, fut depuis augmenté et embelli par César. Auguste le fit couvrir de marbre, et Trajan l'agrandit encore. Rome se remplit de cirques sous les empereurs, et c'est à les orner que furent sur-tout employées les dépouilles des nations vaincues. Leur magnificence et la pompe des jeux qu'on y célébroit sont attestées par une foule d'écrivains, historiens, poëtes, rhéteurs, et semblent presque incroyables. Ce n'étoit que statues, que co-

(*) S'il vous étoit possible de vous arracher aux jeux du cirque, vous obtiendriez facilement à Sore, à Fabratère, ou bien à Frusinone, une très belle maison au prix que vous coûte à Rome le loyer d'un réduit ténébreux.

lonnes, qu'obélisques ; des voiles d'or et de pourpre étoient suspendus sur l'arene ; on y versoit des pluies de parfums ; la religion mêloit ses cérémonies à ces jeux, et les vestales y avoient une place marquée. On les commençoit par des sacrifices aux dieux ; on y faisoit quelquefois passer en revue les captifs pris à la guerre, les trésors enlevés aux peuples conquis ; on y promenoit les simulacres des grandes divinités sur des chars superbes traînés par diverses sortes d'animaux ; à leur aspect les spectateurs faisoient retentir le cirque de leurs applaudissements, et leur adressoient des vœux. Cette arene immense changeoit de forme comme par enchantement. Après avoir offert l'aspect d'une forêt remplie de bêtes sauvages que poursuivoient des chasseurs, elle devenoit tout-à-coup une mer dans laquelle des galeres, entrant par de vastes ouvertures, donnoient le spectacle d'un combat naval. Aux Naumachies succédoient des combats de gladiateurs, et c'étoit de tous ces spectacles ceux que préféroient les Romains. Les femmes sur-tout s'y portoient avec une grande avidité, et se partageoient entre

les concurrents. C'étoit d'abord des esclaves, des étrangers; bientôt des sénateurs, des empereurs eux-mêmes ne rougirent pas de descendre dans l'arene. En un mot, on peut dire que les spectacles des Romains, sous les empereurs, sont le tableau le plus déplorable du luxe, de la fureur et de la folie humaine portées à leur comble.

Page 13, vers 3.

Ils sont debout encor ces vastes monuments.

Il ne reste plus du grand cirque que quelques vestiges à peine reconnoissables; mais le Colysée bâti par Vespasien existe encore presque en entier. C'étoit là que se donnoient principalement les combats de gladiateurs et de bêtes féroces.

Page 14, vers 9.

Là, des vierges timides
Se levoient en silence, et de meurtres avides,
Proscrivant le vaincu d'un geste menaçant.

Ce geste consistoit à étendre la main *en renversant le pouce*. Les spectateurs le faisoient, lorsqu'ils vouloient la mort du gladiateur vain-

eu, et le vainqueur qui attendoit ce signal, le poignard sur la gorge de sa victime, l'immoloit sur-le-champ. Cette barbare coutume est assez heureusement exprimée dans ces vers de Prudence, dont les miens sont une imitation :

Pectusque jacentis
Virgo modesta *jubet*, converso pollice, *rumpi*
Ne lateat pars ulla animæ vitalibus imis,
Altiùs impresso dum palpitat ense secutor.
(Contrà Symmach., 1096).

Juvénal n'a pas manqué ce trait dans le tableau énergique qu'il trace du luxe et de la barbarie des jeux romains.

Munera nunc edunt, et verso pollice, *vulgus*
Quemlibet occidunt populariter.

Deux vers de l'Anthologie latine rappellent encore cette horrible coutume :

Sperat et in sævâ victus gladiator arenâ,
Sit licet infesto pollice *turba minax.*

Page 15, vers 4.

A travers ces déserts et leur muette horreur,
Nous volons dans ton sein, heureuse Campanie!

Telle étoit la fertilité de la Campanie, que les anciens la disoient cultivée à l'envi par Cérès, Vénus, et Bacchus. Elle est entourée par la mer, par deux grandes rivieres, par des montagnes qui la mettent à l'abri des vents du nord. Elle fut célébrée par les poëtes, par les historiens, qui la nomment *dives*, *industriosa*, *felicissima*. Elle seule a obtenu avec l'Arabie ce nom d'*heureuse;* elle produit, outre d'abondantes moissons, des fruits, des fleurs, des herbes aromatiques plus qu'aucun lieu du monde; les roses y croissent sans culture: ses huiles étoient excellentes, ses vins renommés; c'étoit dans la Campanie que l'on recueilloit ce fameux Falerne si vanté par Horace. Ses prairies étoient couvertes de troupeaux superbes; on estimoit sur-tout ses chevaux, très vîtes à la course et excellents à la guerre. Au milieu de ces fertiles campagnes s'élevoit une foule de villes florissantes, Cumes,

Formies, Minturnes, Sinuesse, Arpinum, où naquit Cicéron, etc., Capoue sur-tout à qui sa richesse et sa magnificence avoient mérité la gloire d'être mise en parallele avec Rome et Carthage. C'étoit en un mot le jardin de l'Italie, et la partie de cette belle contrée qui, dans tous les temps, fut le plus habitée.

Page 15, vers 19.

Typhon, l'affreux Typhon, de ses flancs caverneux
Sort, lançant les rochers, les cendres, et les feux.

Typhon, géant fameux que Junon forma des vapeurs de la terre, après l'avoir frappée de sa main. Ce monstre à cent têtes, et qui vomissoit des tourbillons de flammes, osa entreprendre de venger les Titans terrassés par Jupiter. Le dieu, vaincu d'abord par lui, reprit bientôt l'avantage, poursuivit le géant, et le frappa si souvent de la foudre, qu'il l'étendit sous l'Etna, et là, dans la rage qui le dévore, il vomit continuellement des flammes.

Page 16, vers 1.

S'éleve jusqu'aux cieux en gerbes menaçantes,
Précipite en torrents ses laves dévorantes,
Engloutit les cités, fait reculer les mers.

Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem, ruptis fornacibus, Aetnam;
*Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa**.
Georg., lib. I, vers 471.

« Rien n'est comparable à la fureur des volcans, « puisqu'ils attaquent en même temps l'air, la « terre, et la mer, et portent par-tout l'effroi, « la désolation, et la mort. Les masses ardentes « qu'ils jettent, fondues, calcinées, vitrifiées, « enterrent les villes, les forêts, forment quel- « quefois des collines et des montagnes qui ne « sont que des monceaux de ces matieres entas- « sées ». (*Voyage pittoresque en Italie.*)

(*) Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit, en bouillonnant, ses entrailles brûlantes!
DELILLE.

Page 16, vers 9.

Bientôt, sur les cités au tombeau descendues,
De nouvelles cités s'élevent suspendues.

Portici est bâti sur les laves qui couvrent Herculanum.

Ibid., vers 19.

De Naples vers Misene avançons lentement:
Qui peut voir sans transport ce tableau ravissant?

L'un des spectacles les plus curieux des environs de Naples est celui du golfe de Pouzzole, borné d'un côté par le mont Pausilippe, et de l'autre par le promontoire de Misene. « Il sem-« ble, dit l'auteur du Voyage pittoresque de Na-« ples, que les eaux, le feu, les hommes, l'art, « et la nature, se soient disputés l'empire de ce « recoin de la terre, l'aient tour-à-tour occupé, « dévasté, embelli, bouleversé, sans changer en « lui que sa maniere d'être beau. Habité succes-« sivement par les peuples les plus industrieux et « les plus puissants de la terre, les Grecs et les « Romains; dévasté par les Barbares, bouleversé

« par les tremblements de terre, enfoui sous la « cendre des volcans; portant enfin l'empreinte « de tant de formes différentes, il est devenu et « sera toujours l'école des arts, le laboratoire « des physiciens, et le médailler de l'histoire». C'est là en effet que l'on trouve, plus qu'en aucun autre lieu, des ruines entassées de palais, de thermes, de temples, de tombeaux, etc.; c'étoit là que les Romains avoient établi le principal théâtre de leurs plaisirs; et que Virgile avoit trouvé les magnifiques tableaux qu'il étale dans le sixieme livre de l'Enéide.

Page 17, vers 5.

Pouzzole, Cumes, Baie à Vénus consacrée.

La ville de Pouzzole, maintenant réduite à quelques misérables cabanes, étoit comparée en petit à Rome même par Cicéron. Cumes, également florissante, étoit célebre par son temple d'Apollon, bâti sur une montagne au pied de laquelle étoit l'antre de la Sibylle consultée par Enée. Baies n'étoit pas une ville, mais un canton renommé par ses bains d'eaux minérales.

Cet endroit, couvert de maisons de campagne et de thermes magnifiques, uniquement consacré aux plaisirs et à la débauche, faisoit sur-tout les délices des Romains par la beauté des sites, la pureté de l'air, et l'excellence des eaux.

Page 17, vers 9.

Les beaux lacs qui baignoient ces fertiles campagnes,
Taris par les volcans, comblés par les montagnes.

Le plus fameux étoit le lac Lucrin. Auguste, en le réunissant avec le lac Averne, en fit un des ports les plus vastes et les plus sûrs de l'Italie; c'est là que fut bâtie la flotte avec laquelle Agrippa chassa Sextus Pompée de la Sicile, et fixa le sort de l'empire romain. On trouve dans les Géorgiques une description magnifique de ces grands travaux d'Auguste :

An memorem portus, Lucrinoque addita claustra,*
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,

(*) Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi monument
Qui maîtrise l'orgueil d'un fougueux élément,

Julia quà ponto longè sonat una refuso,
Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis?
Georg., lib. II.

Ce beau lac étoit le théâtre des fêtes les plus magnifiques. On y donnoit des représentations de batailles navales; il devint le rendez-vous de toutes sortes d'amusements. Les riches et voluptueux Romains s'y promenoient, au son des instruments, dans des barques peintes et dorées; et souvent il étoit tout couvert des roses dont ces barques étoient semées. Ce lac a disparu dans une éruption de volcan, et une montagne a pris sa place.

Page 17, vers 11.

Cette côte enchantée et ces champs merveilleux,
Attaqués par les eaux, suspendus sur des feux.

J'ai voulu parler ici des champs Elysées, campagne délicieuse située entre Baies et Misene, et

---

Et, dans les lacs voisins lui laissant un passage,
Présente à nos vaisseaux une mer sans orage?
DELILLE

qui s'étend en pente douce jusqu'aux bords de la mer. Elle est, comme tout le reste de cette terre désolée, couverte de ruines et de tombeaux, mais bien qu'elle ait été mille fois bouleversée par des éruptions, par des tremblements de terre, il n'est point de lieu plus charmant, où la nature soit plus belle, et l'air plus tempéré. Son nom seul suffit pour donner quelque idée de ses beautés.

Page 17, vers 20.

La mer, contrainte alors à reculer ses eaux,
Sur leurs restes épars faisant rouler son onde,
Engloutit les travaux de ces maîtres du monde.

Horace a parlé de ces prodiges du luxe et de la richesse des Romains :

Marisque Baiis obstrepentis urges
Submovere littora,
Parum locuples continente ripâ.

Lib. II, od. 18.

On voit maintenant au fond de la mer les débris et les fondations de ces immenses édifices qui s'élevoient alors avec tant d'orgueil sur sa sur-

face, et sembloient en quelque sorte fatiguer ses flots.

Page 18, vers 9.

Là, tandis que César, armé de son tonnerre.

C'est Virgile lui-même qui m'a fourni les principaux traits de ce passage dans son admirable épilogue des Georgiques :

Hæc super arvorum cultu, pecorumque canebam,
Et super arboribus: Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo VIRGILIUM *me tempore dulcis alebat*
*Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.**

(*) Ma Muse ainsi chantoit les rustiques travaux,
Les vignes, les essaims, les moissons, les troupeaux,
Lorsque César, l'amour et l'effroi de la terre,
Faisoit trembler l'Euphrate au bruit de son tonnerre,
Rendoit son joug aimable à l'univers domté,
Et marchoit à grands pas vers l'immortalité:
Et moi je jouissois d'une retraite obscure,
Je m'essayois dans Naple à peindre la Nature, etc.

DELILLE.

Page 18, vers 19.

Là, le Tasse éloigné de ses persécuteurs.

Ce poëte célebre et malheureux, qui paya si cher ses talents et sa gloire, n'eut, dans tout le cours de sa déplorable vie, d'autres moments de repos que ceux qu'il passa dans le royaume de Naples. Il y vint à deux époques différentes; la premiere, lorsqu'il s'échappa du couvent des moines de S. François, à Ferrare, où le duc l'avoit fait conduire sur sa propre demande; la seconde, environ douze ans après, lorsqu'il eut été enfin délivré de sa longue et injuste captivité. L'espece de tranquillité dont il jouissoit à cette derniere époque, l'engagea à faire de nombreuses corrections à sa *Jérusalem délivrée*. A la vérité ces corrections, qui heureusement ne subsistent plus, loin d'ajouter à la perfection de son poëme admirable, n'étoient propres qu'à le défigurer; mais il suffit qu'il se soit occupé de poésie à Naples, pour que j'aie pu, sans trop de hardiesse, me permettre à ce sujet quelque légere fiction.

Page 20, vers 13.

Dans ces tristes contrées
Au silence, à la mort maintenant consacrées.

Il n'est point d'expressions qui puissent rendre la désolation de l'Asie mineure autrefois si florissante. La Carie, la Lydie, la Phrygie, cette belle Ionie, autrefois couverte de villes superbes et de fertiles campagnes, l'asile des talents, du goût, de la politesse, et de la volupté; où naquirent les génies les plus sublimes et les beautés les plus célebres, où tous les arts se perfectionnerent, n'est plus qu'un monceau de ruines, qu'un immense et horrible désert ravagé par la peste et infesté par des brigands. La farouche méfiance des Bachas ajoute encore aux dangers que l'on éprouve en voyageant dans ces malheureuses contrées, où tout d'ailleurs est fait pour attrister l'œil du voyageur.

Page 21, vers 2.

L'orgueilleuse Balbec là gît dans la poussiere.

Balbec, située au pied du mont Liban, s'éle-

voit au milieu d'une plaine délicieuse, maintenant couverte de ses débris. Quelle que soit la fureur de détruire qui semble posséder les Turcs, la masse énorme de ces décombres en a, en quelque sorte, triomphé, et Balbec est, au milieu de ces déserts, un spectacle intéressant qui rappelle les ruines de l'Italie. On n'y peut faire un pas sans trouver des fragments précieux d'architecture, de sculpture, des statues sans nombre, des colonnes debout ou renversées, des voûtes immenses, etc. Palmyre, au milieu d'une plaine de sables, à quelque distance de l'Euphrate, présente des débris non moins imposants, où la magnificence gigantesque des Barbares se mêle aux formes élégantes des Grecs et des Romains, et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou la beauté de ces ruines, ou le mépris qu'ont pour elles les Barbares qui en sont possesseurs.

Page 21, vers 51.

La Grece, hélas! languit, captive et désolée.

Les mêmes Barbares qui oppriment l'Orient,

regnent dans la Grece et la dévastent. Ils bâtissent encore des maisons avec les matériaux des temples et des édifices les plus curieux; ils ne respectent pas même les tombeaux, et les cendres les plus illustres ont été dispersées : « Le « temps, la violence, et la charrue, ont tout ni- « velé sans distinction, dit un voyageur moderne. « Cicéron nous représente Atticus comme aimant « à se rappeler et à revoir les lieux qu'avoient « habités les hommes illustres en tout genre « qu'Athène a produits, où ceux dans lesquels « ces mêmes personnages avoient coutume de se « réunir et de conférer. Il nous le peint comme « contemplant avec le plus vif intérêt et avec un « saint respect les tombeaux même qui les rece- « loient. Et qui doute en effet que le voyageur « n'éprouvât aujourd'hui les mêmes sentiments, « s'il pouvoit encore découvrir et contempler ces « monuments qui rappeloient tant de souvenirs « précieux ? Aussi de quelle douleur amere n'est-il « point pénétré, en ne voyant par-tout régner « que des ruines, et la désolation? Il part tout « émerveillé de ce que l'histoire lui apprend de

« ces lieux jadis si célebres; il les cherche avec « avidité, et demeure comme anéanti à l'aspect « de tant de désastres et du délaissement absolu « où il les voit réduits ». (*Chandler*, tom. II, p. 532.

Page 22, vers 16.

Autrefois Camoëns, hardi navigateur,
Voyageoit, en chantant cet homme plein de cœur.

Louis Camoëns, célebre poëte portugais, acheva sa Lusiade à Macao, où sa nation avoit un comptoir, et où le gouverneur de Goa l'avoit exilé. Il avoit parcouru toutes les côtes visitées par Gama, dont il chantoit la découverte, et couru les mêmes dangers que son héros. Son poëme, dans lequel il n'y a ni action ni caracteres, et par conséquent aucun intérêt, vivra cependant éternellement par la poésie du style que Camoëns possédoit à un degré très éminent, et par quelques imaginations heureuses qui feroient honneur aux plus grands poëtes, telles que l'apparition du géant Adamastor, celle de l'Indus et du Gange, les Nymphes de Vénus appaisant les enfants d'Eole, et sur-tout l'épisode

si touchant d'Inès. « C'est à mon gré, dit Voltaire, le plus beau morceau du Camoëns; il y « a peu d'endroits dans Virgile plus attendrissants et mieux écrits. »

Page 23, vers 6.

Entraîné, comme lui, sur leur onde inconstante,
Saint-Pierre, non moins grand dans sa prose éloquente,
S'arrêta dans une île, au bout de l'univers.

La littérature moderne n'a rien produit de plus parfait que l'histoire de Paul et Virginie, par M. Bernardin de Saint-Pierre. Ce sont les amours d'Eden au milieu des grands tableaux d'Homere et de la Bible; c'est la simplicité majestueuse des anciens jointe à toute la pureté de langage du siecle de Louis XIV. Que de riantes images! que de peintures sublimes! quelle paix! quelle innocence! que l'action est intéressante! que les sentiments sont vrais et animés! mais que le dénouement sur-tout est admirable et touchant! L'auteur a vu, comme Camoëns, tout ce qu'il a chanté, et j'ai pensé qu'un grand peintre pouvoit être placé auprès d'un grand poëte.

Page 24, vers 14.

Vierge auguste et sévere, elle offre, en ses ouvrages,
De plus mâles beautés, des graces plus sauvages.

Cette grandeur; cette magnificence sauvage de la nature en Amérique, est l'un des traits caractéristiques les plus frappants de ce monde si différent du nôtre. « Après l'étendue du nouveau « monde, dit Robertson, rien n'est plus fait « pour frapper les regards d'un observateur que « la grandeur des objets qu'il présente à la vue. « La nature semble y avoir tracé ses opérations « d'une main plus hardie, et avoir distingué les « traits de ce pays par une magnificence parti- « culiere. Les montagnes d'Amérique sont beau- « coup plus hautes que celles des autres divi- « sions du globe: la plaine même de Quito, qui « peut être regardée comme la base des Andes, « est plus élevée au-dessus du niveau de la mer « que le sommet des Pyrennées. Cette chaîne « étonnante des Andes, non moins remarquable « par son étendue que par sa hauteur, s'éleve en « différents endroits de plus d'un tiers de leur

« hauteur au-dessus du Pic de Ténérif, la plus « haute montagne de l'ancien hémisphere. C'est « des Andes qu'on peut dire à la lettre qu'elles « cachent leur tête dans les nues : on entend sou- « vent les tempêtes éclater, et le tonnerre rouler « au-dessous de leurs sommets, qui, tout exposés « qu'ils sont aux rayons du soleil, dans le centre « de la zone Torride, sont couverts de neiges « éternelles.

« De ces hautes montagnes on voit descendre « des rivieres d'une largeur proportionnée, et « avec lesquelles les rivieres de l'ancien conti- « nent ne peuvent être comparées ni pour la « longueur de leur cours, ni pour la masse « enorme d'eau qu'elles roulent vers l'Océan. Les « fleuves du Maragnon, de l'Orénoque, et de la « Plata, dans l'Amérique méridionale, ceux du « Mississipi* et de Saint-Laurent, dans l'Amé- « rique septentrionale, coulent dans des lits si « spacieux, que, même long-temps avant d'é- « prouver l'influence de la marée, ils ressemblent

---

(*) Appelé par les naturels, *Méchascébé*.

« plus à des bras de mer qu'à des rivieres d'eau « douce. Les lacs du nouveau monde ne sont pas « moins remarquables par leur grandeur que les « montagnes et les rivieres, etc. »

Page 26, vers 2.

Ces sites, dont cent fois te charma la peinture,
Les voilà.

Tous les voyageurs ont décrit, chacun à sa maniere, le charme et la beauté des solitudes de de l'Amérique septentrionale. J'ai dédaigné ces foibles historiens, parceque je pouvois consulter un grand peintre. Les descriptions d'Atala mettent, en quelque sorte, sous les yeux les magnifiques paysages de ces belles contrées, et en décrivant d'après M. de Chateaubriand, j'ai cru peindre d'après nature. D'autres ont loué la beauté des sentiments, la vérité des caracteres, l'intérêt dramatique et l'heureuse disposition des parties qui brillent dans son ouvrage : je ne répéterai point ces éloges tracés par des plumes plus éloquentes que la mienne ; mais qu'il me soit du moins permis de rendre quelque hommage à cette

imagination si féconde, si originale, aux trésors de laquelle j'ai puisé presque toutes les couleurs que j'ai employées dans ce tableau. Un tel hommage, que mon admiration seule auroit pu m'inspirer, est devenu par-là une espece de dette que la reconnoissance m'ordonne d'acquitter.

Page 29, vers 1.

Ce peuple, dans la paix, est franc et généreux :
Viens observer ses mœurs, viens sourire à ses jeux.

Les mœurs des sauvages de l'Amérique septentrionale sont plus variées, plus curieuses, plus intéressantes que celles des autres peuplades ou nations de ce vaste continent. Ce que j'en rapporte est attesté par tous les voyageurs ; et M. de Chateaubriand, qui a mêlé avec beaucoup d'art ces peintures de mœurs à ses récits et à ses descriptions, confirme tout ce qui avoit été dit avant lui. « Il est certain, dit-il dans la préface « d'Atala, que j'ai trouvé des sauvages emportant « les os de leurs aïeux ». Il raconte « que les fem- « qui accompagnoient les Siminoles entouroient « Chactas, et témoignoient, sur-tout pour sa

« jeunesse, une pitié tendre et une curiosité aima-
« ble. Elles le questionnoient sur sa mere, sur
« les premiers jours de sa vie; elles vouloient
« savoir si on suspendoit son berceau de mousse
« aux branches fleuries des érables, et si les bri-
« ses l'y balançoient auprès du nid des petits oi-
« seaux ». Et plus loin: « Nous passâmes, dit
« Chactas, auprès du tombeau d'un enfant, qui
« servoit de limite à deux nations dans la solitu-
« de. On l'avoit placé au bord du chemin public,
« selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en
« allant à la fontaine, pussent attirer dans leur
« sein l'ame de l'innocente créature, et la rendre
« à la patrie. On y voyoit dans ce moment des
« épouses nouvelles qui, desirant les douceurs de
« la maternité, cherchoient en entr'ouvrant leurs
« levres, à recueillir l'ame du petit enfant, qu'el-
« les croyoient voir errer sur les fleurs. Elles
« firent place à la véritable mere, qui déposa une
« gerbe de maïs et de fleurs de lis blanc sur la
« tombe, et en arrosa la terre de son lait », etc.

Page 32, vers 5.

Au-dessus de ses sœurs s'élève une île heureuse,
La belle Otaïti, séjour aimé du ciel.

Ce que les voyageurs se plaisent à raconter de ces nouvelles îles fortunées découvertes dans la mer du Sud, est assurément de nature à exciter la curiosité d'un poëte. En décrivant ces lieux enchantés où toutes les merveilles de l'âge d'or semblent avoir été transportées, en racontant simplement ce qu'ils ont vu, les navigateurs eux-mêmes ont l'air d'emprunter les couleurs de la poésie et de faire des tableaux de pure imagination :

« L'aspect de cette côte élevée en amphithéâ-
« tre, dit M. de Bougainville, offre le plus riant
« spectacle ; quoique les montagnes y soient
« d'une grande hauteur, le sol n'y montre nulle
« part son aride nudité. Il semble que la main
« d'un décorateur ait paré ces prés de guirlandes
« et de fleurs. Les terrains élevés sont entrecou-
« pés de prairies et de bosquets, et sur une lisiere
« de terre basse aux bords de la mer, nous apper-

« cevions à travers les bananiers, les cocotiers et « autres arbres, les maisons des insulaires. Une « belle cascade s'élançant du haut des montagnes, « précipitoit dans la mer ses eaux écumantes, un « village étoit bâti au pied.... Je me croyois « transporté dans le jardin d'Eden; nous parcou- « rions une plaine de gazon, couverte de beaux « arbres fruitiers, et coupée de petites rivieres « qui entretiennent une fraîcheur délicieuse. Un « peuple nombreux y jouit des trésors que la na- « ture verse sur lui à pleines mains. Par-tout nous « voyons régner l'hospitalité, le repos, une joie « pure et toutes les apparences du bonheur... Les « habitations de ces peuples, situées sous des ar- « bres chargés de fruits et de fleurs, n'ont pour « la plupart qu'un toit sans enceinte ni murailles, « et toute la scene réalise ce que les fables racon- « tent de l'Arcadie. »

« L'aspect de l'île Mowée est ravissant, dit La « Pérouse, on voit l'eau se précipiter en casca- « des de la cime des montagnes, et descendre à « la mer, après avoir arrosé les habitations des « Indiens. Les arbres couronnoient les monta-

« gnes, les bananiers environnoient les habita-
« tions, etc.

Page 33, vers 2.

De cette île où le ciel prodigua ses bienfaits
La Vénus est sans voile à l'amour sans secrets.

Ce que je dis des mœurs des insulaires de la mer du Sud est dans toutes relations qui en ont été faites; et tout le monde sait par cœur le vers charmant du chantre des Jardins sur Otaïti:

« Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence. »

Ibid., vers 17.

Toi sur-tout, La Pérouse!
Et vous ses compagnons, si long-temps attendus,
Infortunés Français! qu'êtes-vous devenus?

M. Esménard a placé dans le sixieme chant de son poëme de la Navigation un morceau très touchant sur la Pérouse. Je n'ai point eu la prétention de lutter contre d'aussi beaux vers que les siens; mais étant assez naturellement amené par mon sujet à parler de ce brave et infortuné marin, ayant trouvé d'ailleurs le moyen de pré-

senter son naufrage d'une maniere nouvelle, je n'ai pu résister au plaisir de payer ce tribut à la mémoire d'un Français au sort duquel l'Europe entiere s'est intéressée.

Page 34, vers 17.

Assis sur le rivage, et pensant à la France,
A ceux qui vous aimoient, à ce qui vous fut cher,
Malheureux! vous pleurez, en regardant la mer.

Il y a dans Virgile une peinture admirable des femmes troyennes qui, pensant aux dangers qu'elles ont courus sur les flots, et à ceux qui les attendent encore, regardent la mer en pleurant :

Cunctæque profundum
Pontum aspectabant flentes.

Mais cette image appartient à Homere comme presque toutes celles que le poëte latin a employées. Dans ces imitations, quelquefois Virgile ajoute de nouveaux traits à son modele, quelquefois il reste au-dessous. Par exemple, dans cette circonstance, le poëte grec me semble infiniment plus touchant et plus dramatique. Il peint

la douleur d'Ulysse retenu dans l'île de Calypso et soupirant vainement après sa famille et sa patrie :

Ημαῖα δ' ἐν πέτρῃσι καὶ ἠϊόνεσσι καθίζων,
Δάκρυσι καὶ στοναχῇσι καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἐρείχθων,
Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο, δάκρυα λείβων.

» Pendant le jour, assis sur les rochers et sur les « rivages, le cœur gros de soupirs et dévoré de cha- « grins, il regardoit la vaste* mer, en pleurant »

Ces trois vers d'Homere m'ont fait naître l'idée de mon épisode.

(*) Le Grec dit : la mer stérile, ἀτρύγετον.

FIN DES NOTES.

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 272 524 7